

GESTION DES RESSOURCES NATURELLES ET CONFLICTUALITE EN MILIEU RURAL :

Etude de cas de conflit entre pygmées et bantous au Sud Maniema

Par

Mr Alexis KIMENYA MAYENGE, Chef des travaux

Mr Déogratias KABEYA MWANABINDU, Assistant

(Tous) à l'Institut Supérieur de Développement Rural de Kindu (ISDR-KINDU) en
Province du Maniema – RD Congo

I. INTRODUCTION

Le sociologue et l'anthropologue cherchent à comprendre les changements qui accompagnent la modernisation des sociétés et des cultures : mondialisation, flexibilisation du travail, transformation et mutation des familles, médias, montée de l'individualisme, etc. Ils questionnent les réalités sociales grâce à une méthodologie rigoureuse et fondée sur les descentes sur terrain et une longue tradition des débats scientifiques.

Ainsi, dans l'analyse du monde en évolution précisément dans ces dernières décennies, l'on constate un progrès des sociétés traditionnelles, globales. Cela entraîne donc des bouleversements dans les rapports de l'homme avec lui-même et même avec ses pairs. Ainsi dit, la notion de culture est affectée par les changements.

A ce sujet, MOBYEM MK MIKANZA¹ nous fait remarquer que l'expérience des temps actuels a enrichi la notion de culture qui comprend les traits distinctifs spécifiques, les modes de vie et de pensée de toute personne et de toute communauté. En plus de la création artistique, de l'interprétation, de l'exécution et de la diffusion des œuvres d'art, la culture, aujourd'hui, englobe la culture physique, les sports et les jeux, les activités de plein air ainsi que les modes particuliers par lesquels une société et ses membres expriment le sentiment de la beauté et de l'harmonie, leur vision du monde autant que les modes de création scientifique et la maîtrise de leur environnement naturel.

Notons cependant que les sociétés appelées à vivre ensemble doivent développer un certain esprit du groupe et une acceptation mutuelle des cultures qui sous-entend un démarrage vers un développement non seulement social mais aussi économique de la société dans laquelle l'on vit.

Ainsi dit, le territoire de Kabambare situé au Sud-Maniema est habité par des peuples à cultures différentes, systèmes économiques l'un de l'autre selon qu'on est TWA ou BANTU, mais vivant dans un même espace ; le territoire doit ainsi aspirer à un changement social, une mutation sociale. Toutefois, ces deux sociétés sont en situation d'interdépendance et l'intégration s'effectue par complémentarité.

C'est à ce titre qu'il est dit « pour que le système social perdure, il faut un ordre moral et des règles collectives qui mènent les comportements individuels vers le bien-être collectif.

¹ MOBYEM MK MIKANZA, « Mexico : Conférence mondiale sur les politiques culturelles pour un nouvel ordre culturel international », in Zaïre Afrique n° 173, Mars, 1992, pp. 159-156

Si tel n'est pas le cas ; un déséquilibre se substitue au consensus, des problèmes sociaux et un état d'anomie s'installent² ».

II. PRESENTATION DU MILIEU D'ETUDE

Des nombreuses controverses ont été soulevées quant à l'origine, l'orthographe, la prononciation ou encore la signification du toponyme Maniema, Manyema, Manyuema, Manyuema, Manouema.

Ceux qui explorent la région utilisèrent généralement leur propre graphie Livingstone écrivait Magnouema ou Manyuema, Stanley parlait de Manyema, Von Götzen de Manyema³. La colonisation simplifia l'orthographe en le réduisant au terme Maniema.

L'origine du mot sema longtemps la confusion. P. RAUG, par exemple l'attribuait à une peuplade habitant dans les bassins de la LWAMA, de la Lulindi et de la Kunda. Cette affirmation est sans doute erronée, car il n'existe nulle part au Maniema des peuplades portant ce nom. R.J. CORNET évoque les significations données au terme Maniema, « pays de forêt », pour les uns, « pays des mangeurs d'hommes » ou « pays d'anthropophages » ou encore « pays des cannibales » pour les autres. Il cite à ce sujet E. FOA l'un de nombreux voyageurs ayant sillonné le Maniema qui écrivit à ce sujet : Je crois que ce sont les swahilis qui ont baptisé la région de ce nom, le nyama voulait dire viande dans leur langue et dans presque toutes les autres et même celles de Zambèze, et Ounyama ou Manyama signifiant gens qui mangent la viande. Effectivement tous les noirs de la région sont anthropophages⁴.

Comme le fait remarquer B. VERHAEGEN, beaucoup d'auteurs appliquèrent à la contrée Maniema l'épithète d'anthropophage pour frapper l'imagination du lecteur⁵. L'explication paraît autre.

Dans la région de Kabambare vers le sud, considère comme le dialecte Bangubangu des populations vivant dans cette contrée, signifiaient « forêt » selon N'SANDA BULELI, les informations obtenues auprès de Mbungu MWANANGOY à Kabambare d'abord en février 1986 puis en Avril 1997. Aux dires de la population, il n'y a pas qu'un nyuema mais plusieurs, d'où le terme « Manyuema ».

III. PREVENTION, GESTION ET RESOLUTION DU CONFLIT

Pour arriver à résoudre un conflit, il est utile d'abord de comprendre les phases d'un conflit typique, tout en sachant que chaque conflit a ses particularités.

3.1. Le pré-conflit

Cette période est relativement calme dans une communauté, dans un pays. Cependant, les tensions existent déjà, des mécontentes, des préjugés,.... parmi différents individus ou groupes, etc. Le conflit ouvert n'existe pas encore, ce qui compte dans cette phase c'est encourager la bonne communication, la bonne gouvernance et éduquer le public pour réduire les préjugés et les fausses perceptions. Il faut aussi créer des espaces de dialogue entre les antagonistes potentiels, programmer des activités culturelles. A ce moment, l'Etat

² Albert COHEN et all, sciences économiques et sociales, Bordas, Paris, 1995, p. 255.

³ CORNET, R.J., Maniema, le pays des mangeurs d'hommes, Bruxelles, Cuypers, 1952, p.11

⁴ J. OMASOMBO TSHOMBA et all, Maniema : espace et vie, le cri, Bruxelles, 2011, p. 11

⁵ Idem.

doit prendre un train de mesures sociales, économiques et politiques visant l'amélioration des conditions de vie.

3.2. La crise : conflit ouvert

Cette phase est la plus dangereuse de ce cycle du conflit, la crise se manifeste sous plusieurs formes ouvertes, chasse à l'homme, violence avec dégâts humains, matériels, ...

3.3. La confrontation ou menace du conflit ouvert

A ce niveau, deux parties en conflit pensent qu'elles ont des intérêts incompatibles. L'hostilité monte, les préjugés se renforcent et les fausses perceptions des parties s'empirent. La communication entre les parties en conflit diminue ou s'arrête complètement. Les parties cessent de se parler entre elles, mais parlent mal l'une de l'autre.

IV. SITUATION CULTURELLE ET MODE DE VIE

4.1. Les pygmées

4.1.1. Origine et vie

Les grecs ont appelé « pygmées » des êtres vivant probablement fantastiques, haut environ 70 cm et vivant au sud d'Egypte ou aux alentours de l'Inde. ARISTOTE, mentionne l'existence de tels êtres supposés habités dans les grottes sous terrains. Pygmées étaient aussi une divinité que les carthaginois représentaient à la proue de leurs navires pour effrayer leurs ennemis⁶.

Du point de vue Anthropologique, le terme pygmée désigne les populations souvent chasseresses et vivant dans les forêts équatoriales africaines ou asiatiques, caractérisées par les petites tailles estimées entre 1.20 m et 1.70 m pour les plus petits et 1.50 pour les plus grands contre 1.30 m et 1.70 m pour les autres civilisations.

On trouve des telles populations en Afrique centrale et en Asie du sud-est. Les pygmées sont des humains de petite taille. Le groupe mieux suivi est celui de MBUTI de la forêt d'ITURI en RDC qui a été étudié par l'Anthropologue britannique COLIN TURNBULL.

Notons cependant que les pygmées sont souvent victimes du racisme. Astreints à travailler contre leur gré parfois, sous menaces des violences, les pygmées deviennent des esclaves des bantous.

4.1.2. Aspect culturel

Dans la grande forêt équatoriale en Afrique centrale (RDC), 50.000 pygmées conservent un mode de vie nomade à base de cueillette et de chasse comme à la fin de paléolithique. Ils ne pratiquent ni la culture ni l'élevage. Jour et nuit, de petits feux couvent leurs huttes les lombembés, qui constituent les campements temporaires par les Bivouacs provisoires, toujours près d'un ruisseau et sous les arbres. Conçu pour une famille, chaque campement comprend des logis pour les ménages et d'autres, destinés aux célibataires.

⁶ Idem

En outre, ce peuple appelé « TWA » est celui qui veut vivre séparé des autres, c'est-à-dire Bantous. Après la mort de l'un de leurs, il préfère se déplacer de ce village vers un autre où il érigera un nouveau campement. Il préfère encore vivre de la chasse et de la pêche à ce jour où il est entrain de comprendre petit à petit quelque chose. La cueillette est donc une pratique qui est en train de disparaître à petit feu et donnant la place à la pêche. Il est un peuple forestier.

4.2. Les bantous

4.2.1. Origine et vie

Certains historiens affirment que le groupe proto bantou qui occupe actuellement l'Est, le centre et le Sud de l'Afrique, se serait formé au premier millénaire avant Jésus Christ aux confins du Cameroun et du Nigéria. Cette affirmation est sujette à caution car, la migration bantoue aurait commencé bien avant ce millénaire, puisqu'elle était pendant l'assèchement du Sahara qui date du début du troisième millénaire⁷.

Les bantous vivent alors dans la région du haut Nil. Cette présence s'est poursuivie à l'époque du règne du grand Pharaon soudanais TAHAKA le grand (689-664) pendant la période du néolithique humide.

Le mode de vie des bantous était étroitement lié à l'eau. Le développement de civilisation des pêcheurs a été daté entre 8000 et 5000 avant l'ère chrétienne, le long du moyen Nil et dans le Sahara. On a même retrouvé les traces des bantous au nord du continent africain tant à l'Ouest qu'à l'Est.

Les populations noires à cette époque étaient les descendants de l'Empire Kouchite. Elles se sont déplacées pour la plupart vers les zones sédentaires et certaines oasis du Nord du Sahara. Tout au long de cette migration, le peuple bantou a développé plusieurs civilisations dues au fait que chaque groupe ou groupuscule qui s'implantait sur un fief essayait d'adapter ses us et coutumes aux réalités locales.

La civilisation n'était alors rien d'autre que le syncrétisme entre la culture acquise des bantous et les nouveaux milieux et contacts.

Cette dispersion des bantous s'est déroulée sur une très grande échelle d'espace et de temps à cause de la grande forêt équatoriale qui constituait un obstacle plus difficile à franchir car exubérant et impénétrable.

Les bantous ont dû emprunter les voies de moindre résistance qui constituaient les cours d'eau tels que le SANGHA et l'OUBANGUI. Cette migration n'était pas avant la fin du 19^{ème} siècle.

4.2.2. Aspect culturel

Tout au long de leur évolution, les hommes d'où qu'ils soient, développaient un certain nombre des caractéristiques qui ont favorisé l'apparition de la culture. Celle-ci étant définie par LESLIE A WHITE comme étant une totalité spirituelle et historique des causes et d

⁷ www.lefigaro.fr consulté le 2/08/2020

‘événements qui dépendent de la capacité de symbolisation. Chez les bantous, cette symbolisation a pris la forme du langage et de l’oralité.

Les bantous ont développé un certain nombre des caractéristiques en fonction des milieux qu’ils ont traversé pendant leur migration ou mieux où ils se sont installés. Ces caractéristiques ont à la fois rendu possible l’accroissement quantitatif de l’espace et favorise l’utilisation d’une grande variété des ressources naturelles. Ils font partie des sociétés telluriques à tradition orale. Pour mieux comprendre la culture d’une société, il convient d’étudier son adaptation au milieu naturel, sa culture sociale, ses us et coutumes et son art.

V. CONFLIT ENTRE PYGMEES ET BANTOUS

Notons qu’en préliminaire que les pygmées au Maniema sont présents dans quatre territoires dont un au centre et trois au sud. En effet, les trois du sud sont les territoires de Kasongo, Kibombo et Kabambare et, l’unique du centre est celui de Kailo où ils ont tout un groupement. L’unique qui existe dans l’ensemble du territoire national.

Il faut noter que les pygmées ont habité le territoire avant les bantous. A l’arrivée de ceux-ci, ils ont repoussé les pygmées qui étaient considérés comme leurs vassaux et par conséquent, ont accepté d’habiter loin des autres, c’est-à-dire dans la forêt pendant que les autres sont restés dans les voies principales soit dans les villages.

C’est à ce sujet que LAPIKA DIMONFU⁸ souligne que presque toutes les communautés autochtones, la terre est considérée comme une propriété aussi longtemps qu’elle est occupée comme habitat humain, réserve de chasse, de pêche, de cueillette ou réserve agricole.

A ce titre, la terre constitue un lieu de reproduction sociale et un instrument de consolidation du pouvoir clanique.

Habitant tous dans un espace géographique bien déterminé et commun, utilisent la terre et la forêt comme source de vie. Les uns se prévalent le droit de propriété et construisent leurs campements, pour les autres sont des logis communs qui doivent être utilisés rationnellement par tous. Le problème de gestion se pose ainsi avec acuité.

VI. CAUSES DU CONFLIT

La principale cause est la marginalisation des TWA ou pygmées, et se sentent toujours inférieurs aux bantous. C’est là la phobie qui loge dans les esprits de ce peuple.

L’occupation de terre et par ricochet, la forêt n’est pas restée en marge de ce conflit. Selon SCHEBESTA, les groupements pygmoïdes sont considérés par tous les négroïdes comme ayant été leurs devanciers en Afrique centrale. Ils sont antérieurs à l’immigration de négroïdes dans la forêt équatoriale⁹. On se trouve donc en présence de strate ethnique relative la plus ancienne des tous les occupants de la forêt équatoriale. Les bantou, Soudanais, et le Nilotique les ont trouvés sur place.

⁸ LAPIKA DIMONFU, la perception du patrimoine foncier chez les peuples autochtones, in revue africaine des peuples autochtones, vol. 1, Cerdus, Kinshasa, 2009, pp.5-17

⁹ SCHEBESTA P, Les pygmées, Gallimard, Paris, 1940

Actuellement avec la mondialisation, petit à petit la conscience refait surface dans l'esprit de ce peuple marginalisé et cherche à protéger son patrimoine purement culturel qui est la forêt. Le même auteur confirme encore ici que les pygmées se considèrent eux-mêmes comme bien supérieurs aux bantou sur tout dans le domaine de l'activité par excellence de tout homme qui se respecte, celui de la chasse¹⁰.

De tout ce qui peut être retenu comme causes des conflits entre ces deux peuples vivant ensemble par contrainte sociale, il y a lieu de prendre aussi en compte la nuptialité qui n'est que, si elle existe dans un sens unique. Dans ce cas, la femme pygmée est considérée comme femme pharmacie nous a relevé un sage ; Pasteur MUKUBWA KASTAIM MBUTU. En l'appelant ainsi, elle est considérée comme objet de guérison de différentes maladies incurables. Ceci dénote d'une conception mentale et psychologique de ses voisins. Toutefois, il est un honneur à la femme TWA d'épouser un bantou.

L'infériorité du peuple TWA se situe aussi au niveau linguistique. Le précité préfère utiliser la langue locale des bantous reléguant en arrière sa propre langue d'origine le « MBUTI » qui n'est parlée avec réserve quand ils se retrouvent seuls dans un espace précis. Il est par conséquent considéré comme un peuple sans langue.

C'est ainsi qu'en somme, la situation à Kabambare n'est pas loin de la réalité commune. Comptant six secteurs dont celui de BABUYU où habitent les pygmées communément appelés TWA, ils respectent plus au moins 85% de la population globale dudit secteur selon la société civile locale. Malheureusement, ils se retrouvent à la croisée du chemin dans la mesure où ils préfèrent vivre malgré leur minorité numérique sur les autres, loin de leurs voisins de tous les jours, c'est-à-dire en forêt en même temps ils revendiquent leur droit de terre parce qu'étant originaires.

Les fulero et Mulenge, peuples pasteurs ont quitté le territoire de Kabambare au Maniema où ils se sont installés depuis un certain temps à la recherche de pâturage.

Considérant la forêt comme un patrimoine culturel et privé, ils y pratiquent la chasse et l'agriculture avec aisance. Curieusement les troupeaux de vaches dévastent les champs des TWA qui tuent en revanche toutes celles, trouvées en flagrance par flèche, machette, ... ce qui ne fait pas plaisir aux bergers qui vivent en parfaite collaboration avec les Babuyu, l'autre partie originale du secteur.

L'amour n'a pas des frontières dit-on. La nuptialité, fait social par excellence, est un impératif à tous les peuples du monde vivant dans le même territoire, même secteur, ... le mariage entre les deux communautés est devenu un fait réel. Les bantous épousent ainsi les filles Twa mais très sceptiques à la réciprocité. Ce qui crée une situation de frustration chez les Twa.

Ainsi dit dans les paragraphes qui précèdent, il se dégage une persistance du conflit qui entraîne de ce fait des conséquences néfastes dont les guerres à répétition qui aboutissent par les morts d'hommes.

¹⁰ SCHEBESTAR P, Idem

VII. RESOLUTION DU CONFLIT ENTRE TWA ET BANTOU A KABAMBARE

Il existe ici une variété d'approches. Cela dépend de la nature même du conflit ou de l'acteur qui s'implique dans la résolution du conflit.

Ainsi, nous pensons en ce qui nous concerne aux approches suivantes :

- Règlement personnel et alternatif du conflit dans son aspect qui consiste à faire recours aux sages et à la justice coutumière ;
- Approche spirituelle et personnalisée qui consiste à faire une réconciliation entre offensé et offenseur, le pardon, la prière. Il y a lieu de parler ici de la reconstruction de la personne humaine, c'est-à-dire la détraumatisation, le soutien psychologique, la lutte contre le stress ;
- L'approche dialogue, la médiation, les négociations.

C'est au regard de tout ce qui précède que nous globalisons ces approches par le terme ou forme de gestion de conflit appelée barza communautaire ou lubunga qui se distinguent des cours et tribunaux en ce qu'ils déterminent le fait non par les amendes, mais par réconciliation des groupes en conflit, par des pactes,

VIII. PERSPECTIVES DU DEVELOPPEMENT DE KABAMBARE

Le développement ne peut que venir de l'extérieur mais la participation active et volontaire de la population de la cité concernée est un impératif. Il y a lieu de parler de la combinaison de deux forces ou dynamiques, il s'agit des dynamiques du dedans et du dehors pour arriver à un développement réel de la société.

Ainsi, le territoire de Kabambare ne peut jamais se développer si son peuple ne prend pas conscience de son état, elle ne cherche pas à enterrer la hache de guerre entre communautés en vue d'une participation active et communautaire de tous.

Le développement communautaire apparaît ainsi comme un processus au cours duquel une communauté augmente graduellement le contrôle et le pouvoir sur les questions qui la concernent.

Il s'agit de stratégie de promotion de la vie qui a pour but d'aider les communautés à maîtriser davantage les facteurs qui influencent leurs problèmes et leurs besoins communs et qui entreprennent des démarches nécessaires afin de les résoudre et de répondre à leurs besoins. Le but ultime, c'est la prise en charge communautaire¹¹.

Quels sont alors le réel problème et besoin de Kabambare ? Ne serait-ce pas l'éradication du conflit pour que le territoire décolle ? Il est vrai que le conflit est nécessaire dans une société mais le préalable étant sa bonne gestion, sa bonne gouvernance, celles-ci doivent être de mise. Les gens sont appelés à vivre comme un seul homme et doivent canaliser leurs forces vers un horizon meilleur. Notons à cet effet que cette canalisation ne

¹¹ IRC ET Care internationale, module sur la gouvernance et développement local, programme TUUANGANE II, Janvier 2021, p.21

peut s'orienter que sur un secteur mais une pluralité des secteurs pour une bonne gouvernance.

Celle-ci est un exercice de l'autorité politique, administrative, sociale et économique visant à assurer un développement participatif et durable sur le plan économique, social, éducatif, environnemental en service de base sans distinction de genre, d'origine ou autre¹².

Ainsi, nous pensons que le conflit ne peut en rien avancer ou susciter un quelconque projet de développement du territoire mais se mettre autour d'une même table serait un atout. C'est à ce titre que nous proposons aux gouvernants politiques, les gestionnaires de la nation, de favoriser la bonne gouvernance en vue d'un développement de Kabambare. Pour que ceci soit certain, il faut agir en amont et en aval.

En amont, il faut organiser des séances de sensibilisation en commun avec les bantous et les pygmées en montrant à l'un et à l'autre ses droits et devoirs conformément aux lois de la République, aux ordonnances, à la constitution, en dehors des instruments internationaux.

En aval, il faut avoir des lois spécifiques pour la protection du peuple autochtone. De même qu'il est fait pour les personnes vivant avec handicap, VIH/SIDA, ... de même que cela doit être fait pour participer aux actions du développement malgré son infériorité numérique face aux bantous. L'exemple type est la loi de cooptation des twa au sénat burundais. Toujours dans le même sens, en aval, il faut une intervention des organisations humanitaires qui doivent faire les plaidoyers à tous les niveaux (local, national, international).

¹² PNUD-MAROC, Rapport national sur le développement humain, Gouvernement et accélération du développement humain, 2003, p.12

CONCLUSION

Le passé prépare le présent et le présent prépare le futur et, on ne peut non plus falsifier l'histoire. L'existence de toute organisation sociale, structure sociale est toujours rattachée à une histoire.

La République Démocratique du Congo a été habitée par un peuple qui a précédé l'autre qui semble être son envahisseur. L'histoire du peuple autochtone est un fait réel dans l'ensemble du territoire national en général et dans la province du Maniema en particulier dans ses quatre territoires dont celui de Kabambare.

Le peuple twa occupait le premier espace mais complexé devant le bantou, il lui céda la place et celui-ci régna en maître et imposa ainsi son impérialisme. Avec le temps, la conscience refait la surface, le peuple twa veut récupérer ce qu'il avait déjà perdu mais en occupant sans relâche la forêt où les bantous cherchent aussi à occuper une partie pour la survie surtout en sa qualité de rural, d'où la naissance du conflit pour la gestion de ressource naturelle qu'est la forêt qui s'étend par la suite sur la gestion des terres.

C'est comme pour parler d'un exemple frappant d'une vingtaine des personnes qui ont été blessées à l'issue d'une bagarre à Kabambare, un certain lundi, le 15/06/2017 opposant deux communautés. L'enterrement d'un enfant dans la terre en conflit était à la base de ces incidents.

La gestion rationnelle de ce conflit dû aux causes économiques et sociales surtout, doit intéresser le gouvernement qui, dans sa mission régaliennne, doit protéger la population et ses biens sans distinction ni de race, ni de sexe, ni de rang social.

L'actuelle constitution de la République, commencée par celle de 1964 en passant par les autres insistent sur l'égalité des citoyens.

Le gouvernement dans la gestion et/ou la résolution de conflit qui bloque le développement du territoire peut se faire accompagner par les organisations caritatives comme les églises et les organisations internationales humanitaires.

C'est en éradiquant en fait le conflit surtout négatif dans une entité que celle-ci peut aspirer à un développement. Le territoire de Kabambare n'est qu'un modèle qui, malheureusement par rapport à sa position géographique, le décollage pose problème si mutuellement sa population ne s'accepte pas à l'unanimité et de manière active pour un développement communautaire.

BIBLIOGRAPHIE

I. OUVRAGES

1. ALBERT C. et all, Sciences économiques et Sociales, Bordas, paris,1995.
2. Cornet R.J, Maniema : espace et vie, le cri, Bruxelles, 2011
3. SCHEBSTAR P, le pygmées, Gallimard, paris,1994,

II. ARTICLES

1. LAPIKA D, la perception du patrimoine foncier chez les peuples autochtones, in **revue africaine de peuples autochtones**, vol1, perdu, Kinshasa,2009,
2. MOBYEM MK : Mexico : conférence mondiale sur les politiques culturelles pour un nouvel ordre culturel international, in **Zaire Afrique** n°173, mars, 1992,

III. AUTRES DOCUMENTS

1. IRC& CAIRE INT, module sur la gouvernance et développement local programme TUUNGANE II, Janvier 2021.
2. PNUD-MAROC, Rapport national sur le développement humain, gouvernance et accélération du développement humain,2003.

IV. WEBOGRAPHIE

1. www.lefigaro.fr consulté le 02/08/2021.